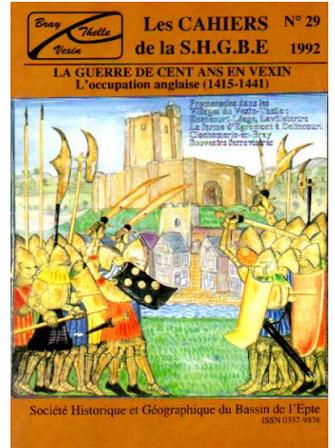


Promenade historique dans les villages du Vexin

LAVILLETERTRE

par Christian Ménard

Article paru dans les Cahiers de la SHGBE n°29 (1992)





Promenade historique dans les villages du Vexin LAVILLETERTRE

par Christian Ménard

Visite de la section histoire du SEP le 16 juin 1991 sous la conduite de Jean Pillon.

Situé au sommet d'une colline qui domine le plateau alentour, le village tire son nom de sa position dominante. TERTRE s'écrivait TELTRE (XII^e siècle) en ancien français. TARTRE au XVI^e siècle voulait dire hauteur et le nom du village s'écrivait alors VILLETARTRE. Écrit en un seul mot relève en fait d'une graphie fautive.

Le tertre en question n'est en fait qu'une simple butte de 130 mètres de hauteur moins élevée que celle de Montjavoult qui domine à 210 mètres. Le plateau environnant se situe à peu près uniformément aux environs de 110 mètres au-dessus du niveau de la mer.

La commune occupe une superficie de 1 622 ha dont environ 1 200 en labours, 300 en prés et en bois. Elle comporte dans son étendue trois écarts : Romesnil au sud-est avec une dizaine de maisons. Le petit et le grand Bachaumont au sud-ouest composé de deux fermes

et Saint-Cyr, une commune presque désertée quand elle fut rattachée au chef-lieu en 1826.

La Viosne, une petite rivière issue des sources du Morillon et de la Chaudière près du Bouleau, traverse la commune du nord au sud au fond d'un profond ravin occupé par un lac de trois hectares. Elle reçoit sur sa gauche le ruisseau de Saint-Cyr ou du Harnois avant de sortir de la commune puis du département pour se jeter dans l'Oise à Pontoise.

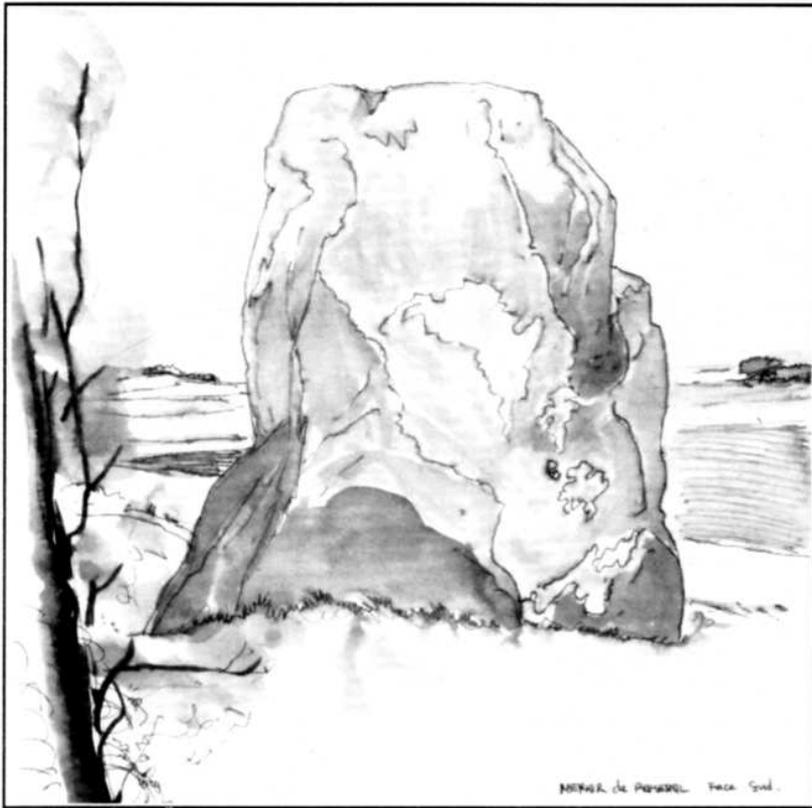
La population atteignit un maximum de 469 habitants en 1826 dans le premier quart du XIX^e siècle avant les autres communes du canton sans doute en raison de son activité de tissage de bas et bonnets de coton qui occupait alors plus de dix ouvriers avec leur famille, travaillant à domicile sur des métiers loués par des marchands qui ramassaient les articles confectionnés à façon. Puis comme partout ailleurs, la population va régresser inexorablement jusqu'à son niveau le plus bas en 1936 avec 294 habitants. Il faut attendre l'après-guerre pour retrouver un dénombrement de popula-

tion supérieur à 500 personnes. Très tôt, les maisons du village furent construites en pierres car les anciens seigneurs mettaient gratuitement à la disposition des habitants les carrières qui bordent la vallée de la Viosne, Vivier-le-Vicomte, Le Grez et La Fontaine.

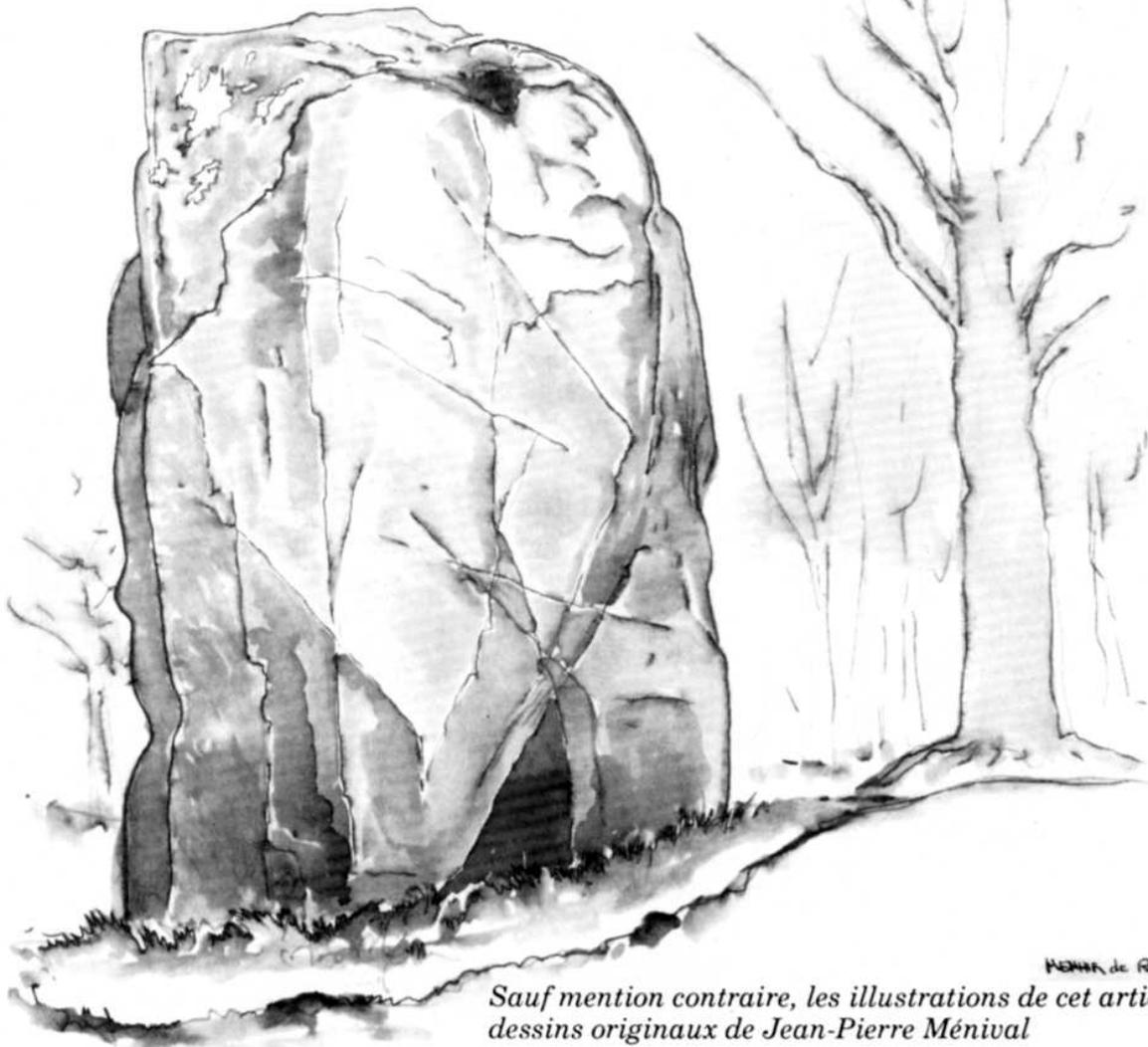
On recensait 115 habitations en 1856 distribuées au long des huit rues qui parcourent le village, 40 % d'entre elles, cette même année, étaient encore couvertes de chaume, les autres en petites tuiles d'argile et deux en ardoises devant le château.

Préhistoire et Antiquité

Le territoire de la commune fut occupé, au moins depuis le néolithique, comme l'attestent les outils en pierre taillée ou polie communément ramassés dans les champs labourés. La commune recèle le plus beau mégalithe de l'Oise sur le territoire de Romesnil. Un menhir de 2,70 m de hauteur et de 3,10 m de largeur "la Pierre fritte" ou "Palet de Gargantua" qui pourtant n'a pas été déclaré dans les richesses touristiques de l'Oise en 1976.



MENHIR de PARACEL Face Sud.



MENHIR de REMEVIL Face N.O.

Sauf mention contraire, les illustrations de cet article sont des dessins originaux de Jean-Pierre Ménéval

La période gauloise se manifeste par la présence d'un vaste enclos près du hameau de Romesnil repéré par photo aérienne en 1989.

De l'époque gallo-romaine, il reste plusieurs groupes d'habitats encore repérables au sol : un site au hameau de Saint-Cyr-sur-Chars, dans la côte Saint-Martin, deux autres près de la route de Lavilletertre à Tourly et enfin un quatrième à l'ouest du Petit Bachaumont.

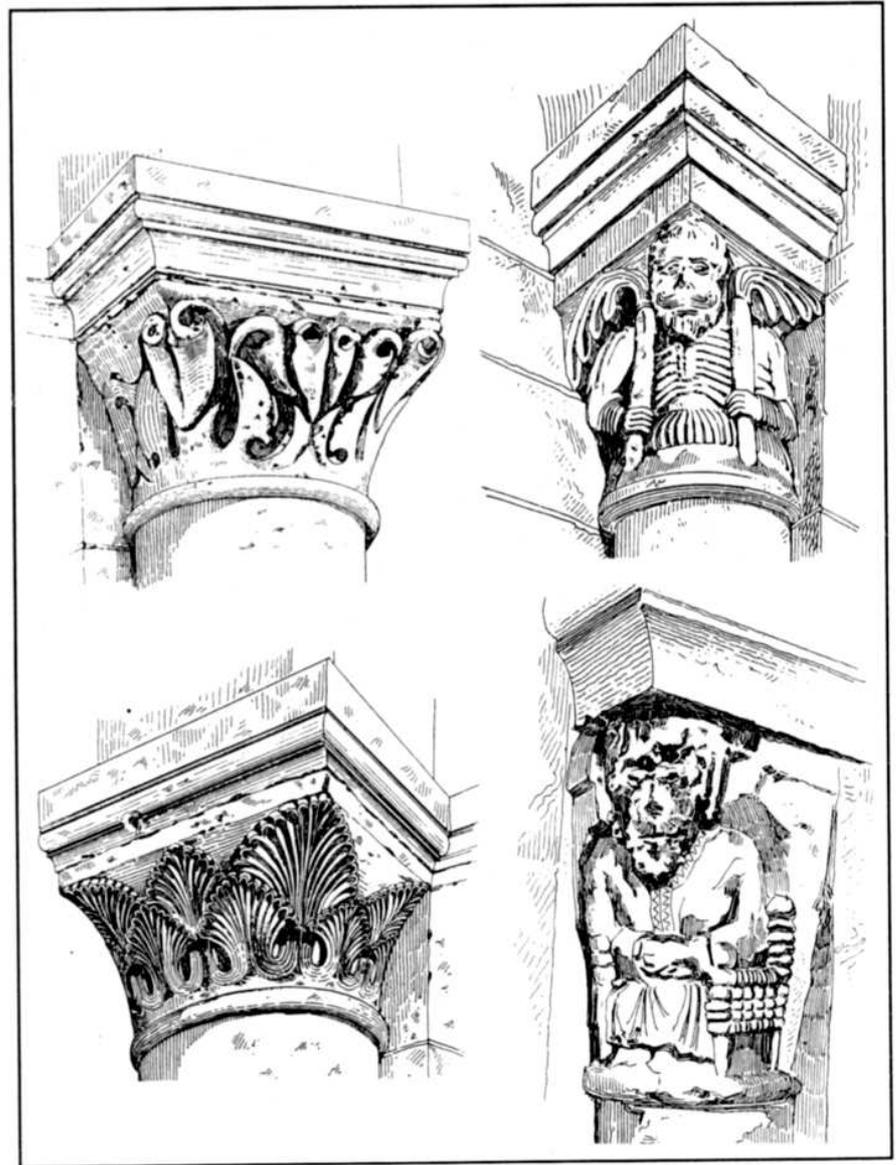
Le Moyen Age

Les structures de l'habitat tel qu'il se présente aujourd'hui, ne se concrétisent guère avant le Moyen Age, à l'aube de la féodalité, au début du premier millénaire, autour des monuments civils ou religieux qui en forment la trame.

L'église du village consacrée à la sainte Vierge, a été construite vers le milieu du XII^e siècle entre 1140 et 1170 à une époque de transition entre l'architecture romane et le gothique primitif.

La forteresse, aujourd'hui détruite, près de laquelle fut élevé le château moderne participait à la défense de la frontière d'Eppe, séparant le duché de Normandie, possession du roi d'Angleterre, du Vexin resté français, mais surtout verrouillant avec le fort de Bouconvillers, la haute vallée de la Viosne, surveillait le grand chemin d'approvisionnement de la capitale depuis la mer avec Gournay, Neuf-Marché, Sérifontaine, Chaumont, Lattainville, Boubiers et plus au sud Chars puis Pontoise avec le seul pont à l'époque entre Rouen et Paris.

Côté gauche du portail. Trois des quatre chapiteaux portaient selon Régnier une tête humaine dévorée par deux animaux disposés symétriquement, symbole de l'empire des passions (Photo J. Briand)



Intérieur de l'église. Chapiteaux d'après Louis Régnier





Les fermes du grand et petit Bachaumont, au sud-ouest, sont attestées depuis le XIII^e siècle. La première a subi d'importants remaniements au XVI^e siècle.

Enfin le château actuel de Saint-Cyr-sur-Chars fut élevé à l'emplacement d'une construction du XII^e siècle et la chapelle attenante, ancienne église paroissiale dédiée à saint Cyr et sainte Julitte, aujourd'hui ruinée, elle serait d'après Frion, contemporaine de l'église de Lavilletterte. Signalons pour en conserver la mémoire qu'elle se composait de deux belles travées limitées par des arcs doubleaux à plein cintre, séparant des voûtes d'ogives soutenues par des faisceaux de cinq colonnettes aux chapiteaux de palmettes.

Revenons pour un peu plus de détail sur les principaux monuments de la commune.

L'église en forme de croix latine a été construite en une seule campagne, en 1145 et pour cette raison, elle est très homogène dans son style. Seule une partie des voûtes a été reprise au XVI^e siècle après les dégâts de la guerre de Cent Ans et des décennies sans entretien.

Elle se compose d'une nef centrale étroite mais haute, 4,65 m de largeur et 10,55 m de hauteur, flanquée de deux collatéraux. Le clocher à deux étages, couvert d'un toit à bâtière en ardoises, s'élève à la croisée du transept. Il abrite deux cloches, l'une, Jeanne-Hélène, bénite en 1789 par André Baudart, le curé de Lavilletterte, refondue en 1871 à la suite d'un accident, l'autre, Anne, fondue en 1609 provient de la chapelle du château de Saint-Cyr-sur-Chars et ramenée en 1826, lors du rattachement des deux communes.

L'église se termine à l'est par un chœur rectangulaire à chevet plat. Les ouvertures sont toutes surmontées d'un arc en plein cintre, caractéristique de l'époque romane.

L'entrée principale s'ouvre sur la façade ouest de l'édifice par un large portail tout à fait exceptionnel, encadré de deux contreforts plats. Il est entièrement enclavé dans une épaisse muraille. C'est le plus large et le plus profond portail roman du Vexin.

De chaque côté, quatre colonnettes à chapiteaux épais, décorés d'entrelacs et palmettes à gauche et d'animaux à droite. L'archivolte comporte une procession d'animaux quadrupèdes à gauche et des volatiles à droite.

A l'intérieur du bâtiment, on remarquera le mélange des arcades

Le sceau de Jourdain de Valliquerville, chevalier, 1246, ancêtre du seigneur de Lavilletterte. Emmanché de 5 pointes mouvant du flanc senestre au label de 5 pendants
 (ph. Archives Nationales)



en plein cintre et d'ogives primitives. Hors du témoignage historique, le sanctuaire mérite une visite archéologique beaucoup plus détaillée.

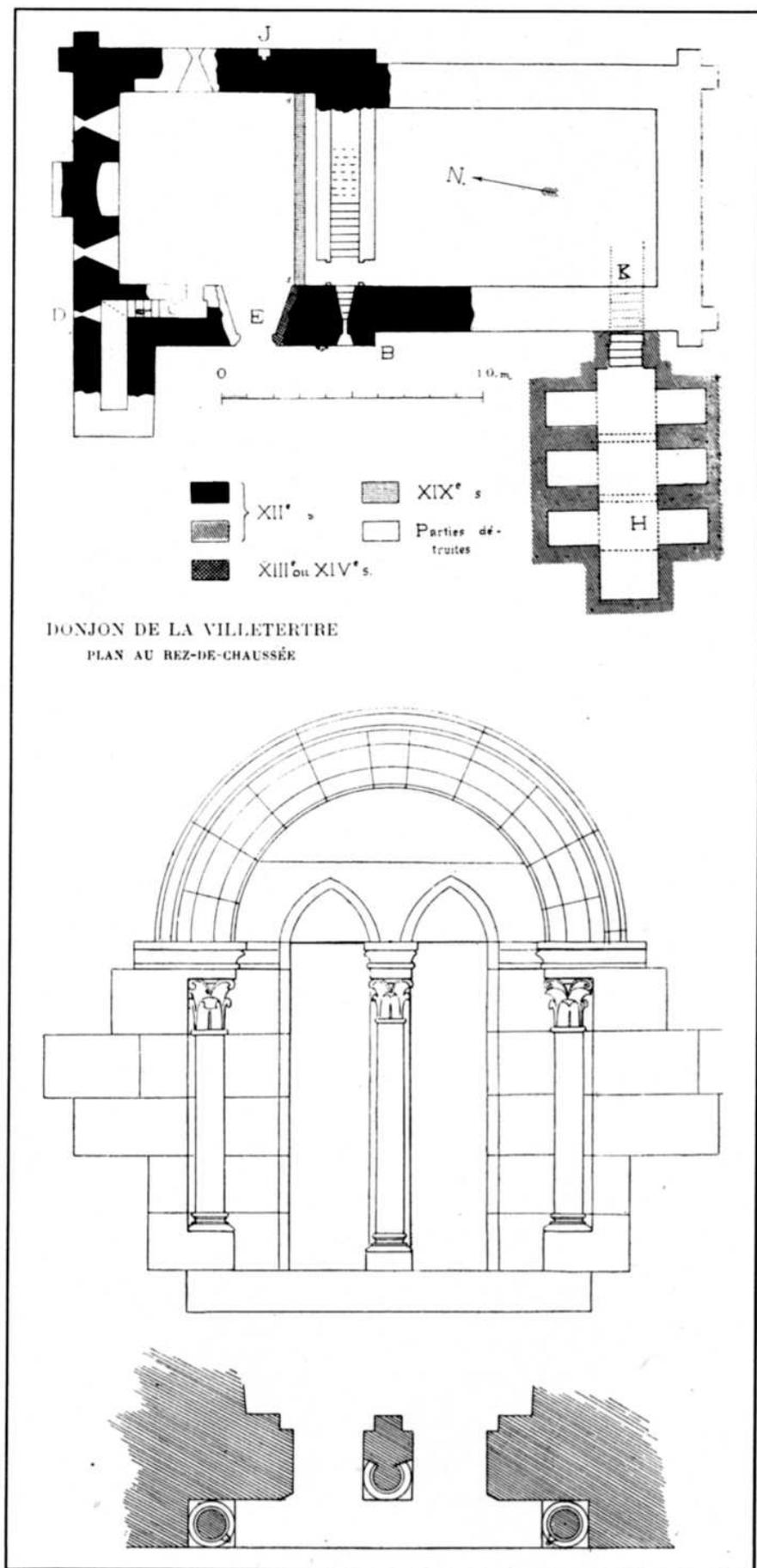
La forteresse érigée au cours du XII^e siècle comprenait un donjon et une enceinte fortifiée.

Nous en avons un aperçu par ses ruines dessinées au début du XIX^e siècle par Charles Naudet qui accompagnait Cambry, le premier préfet de l'Oise, au cours de ses périples au travers de son département. Elle semble à peu près contemporaine de l'église ; on y retrouve les mêmes contreforts plats, les ouvertures en plein cintre décorées de colonnettes latérales cylindriques.

Son histoire est agitée. Les Anglais occupèrent une première fois la région, dès le début de la guerre de Cent Ans (1346) après la paix de Pontoise signée en 1359, la soldatesque débauchée et sans emploi restée sur place, pillant et rançonnant alentour, parfois même retranchée dans la forteresse. Le roi de France dans la crainte d'un retour offensif des Anglais, pour se débarrasser aussi de ces bandes armées qui désolaient le pays fit démanteler le fort, sans doute vers 1360. Il sera remis en état de défense vingt ou trente ans plus tard, avec l'autorisation de Charles V par un de ses capitaines Hue du Boulay. A la mort de celui-ci, la seigneurie de Lavilletterte reviendra à son beau-frère Jacques de Trie qui était du parti bourguignon, un moment rallié aux Anglais. Ceux-ci démantelèrent la forteresse après l'avoir prise en août 1419



LE DONJON DE LA VILLETERTRE
 AU XVIII^e SIÈCLE



DONJON DE LA VILLETERTRE
PLAN AU REZ-DE-CHAUSSÉE

Une fenêtre du donjon. Restitution d'après Régnier

alors qu'ayant investi Pontoise, ils remontaient la vallée de la Viosne pour s'emparer de Gisors.

On peut évoquer de cette époque, une dizaine d'années plus tard, la légende de Jeanne d'Arc. Capturée à Compiègne par le parti bourguignon en 1430, elle sera vendue aux Anglais et transférée sous bonne escorte à Rouen pour y être jugée.

Ce serait au cours d'une halte que la petite troupe qui entourait Jeanne, se serait arrêtée à Lavilletterte où la prisonnière aurait longuement prié la Vierge dans l'église. Ce n'est hélas pour le village qu'une légende sans fondement. La résistance contre l'occupant anglais était telle à l'époque dans la région que le capitaine bourguignon, Jean de Luxembourg, dut faire un long détour par les Flandres, possession de son maître, le duc de Bourgogne, pour gagner Rouen. La petite troupe convoyant la prisonnière, passa par Noyon, Bapaume, Arras pour redescendre ensuite par les côtes de la Manche. Au Crotoy, la prisonnière fut remise aux Anglais contre dix mille saluts d'or, puis par le Tréport, Dieppe et enfin Rouen.

Lavilletterte à l'époque moderne

La seigneurie. On connaissait donc le seigneur qui au XIV^e siècle avait remis la forteresse en état de défense, Hue du Boulay. A sa mort, son beau-frère Jacques de Trie, un des grands seigneurs de l'époque en hérite. Celui-ci meurt en 1432 en laissant deux fils, Jean et Philippe, qui ne lui survivent guère et restent sans descendance.

Sur les sept sœurs, deux sont encore vivantes. Jeanne, l'épouse de Martin Pillavoine hérite de Villarceaux, et Robine, la femme de Jacques de Maricourt, un seigneur picard, aura Lavilletterte. Robine de Trie donne en 1458 la seigneurie en cadeau de mariage à Anne

de la Roche, sa nièce, fille de sa sœur Marie, l'épouse de Vincent de la Roche. Anne de la Roche épouse Jean de Valliquerville. Ils ont un fils, Jean du même prénom que le père, qui épouse en 1505 Perrette de l'Isle. Le domaine sera vendu en 1642 par les descendants aux Mornay, puis en 1670 à la famille Billy. Le dernier d'entre eux, Jean-François, mort sans alliance, laisse en 1750 Lavilletterte à son cousin Germain Louis Petit, seigneur de Bachaumont qui vendra le domaine en 1751 à Jean-Baptiste Lemoyne de Bellisle, chevalier, conseiller du roi en ses conseils et garde des sceaux (chancelier) de monseigneur le duc d'Orléans, frère du roi. Les armes : "De gueules au chevron d'or accompagné de trois roses de même, deux en chef, une en pointe."

Il habitait le château construit au XVII^e siècle près de l'ancienne for-

teresse, qu'il fit malencontreusement restaurer en 1777 et la belle demeure perdit tout caractère dans cette malheureuse aventure.

Il reste à droite de beaux communs qui remontent à l'origine de la construction, témoins de ce que pouvait être le bâtiment principal, avant les transformations.

Arrive la Révolution, Lemoyne de Bellisle sera élu délégué de la noblesse lors des préliminaires aux Etats Généraux à Chaumont, le 17 mars 1789. Il mourra deux ans plus tard en 1791 sans avoir fait parler de lui.

Sa fille, Joséphine Emilie, hérite du domaine, elle était mariée au comte Descourtils, un voisin, seigneur de Bouconvillers. C'est sans doute la raison pour laquelle son père avait fait ouvrir en 1781 une très belle route, digne d'une voie

royale, large et bien pavée, entre les deux villages. Elle traversait le vallon sur une digue puissante, qui en retenant les eaux de la Viosne à sa naissance, ferme cet immense lac de trois hectares qui existe toujours. Les paysans, qui autrefois passaient la rivière à gué pour se rendre au marché de Marines (les dalles existent toujours posées sur le fond), empruntèrent désormais cette voie plus commode. Près de cette route, en arrivant dans le village se dresse un obélisque de pierre surmonté d'une croix que la comtesse fit dresser plus tard. Ses armes figurent sur le socle.

Après la mort du comte Descourtil en 1819, le domaine tombe en semi-abandon. On le retrouve entre les mains d'un petit-fils, le comte de Béthune et c'est finalement une descendante de la famille, la marquise de Meyronnet



Extérieur des communs

Cambry, premier préfet de l'Oise en visite à Lavillettertre

« Le naturaliste est surpris (...), en approchant de la Ville-Tertre, de trouver la terre couverte de cailloux roulés, semblables à ceux qu'on voit sur les rives de l'océan ; le lendemain son étonnement cesse quand en fouillant, en examinant les terres, il les trouve remplies de toute espèce de coquillages marins.

On cotoie un grand bois, et l'on arrive au château de la Ville-Tertre, vaste, sans ornements et sans architecture, mais d'une masse imposante et grave et dans la position la plus avantageuse. Les distributions intérieures sont belles, le salon surtout, richement décoré : on y voit des groupes d'amours sculptés en bois par Lepautre ; ils ornoient autrefois les appartements du duc d'Orléans, à Paris. Sur quelque point que vous portiez la vue vous êtes entourés de bois et de jardins ; au printemps, dans les jours de l'été, à la fin de l'automne, ce salon est délicieux.

Je ne détaillerai pas la variété

d'aspect qu'on peut avoir sans la moindre fatigue, en faisant le tour du château ; tous les genres de paysages passent sous vos yeux, plaines, vallons, montagnes, bois sombres, vallées profondes : c'est une lanterne magique. Le Montjavoult, la montagne de la Molière se voient dans toute leur grandeur.

(...) Le vieux château de la Ville-Tertre masse de pierre indestructible, dont on ne voit plus qu'une chambre, une énorme cheminée, des pans de murs, et des fenêtres à cintres pleins, ornées de colonnes, qui rappelleraient l'ancien palais de nos princes de la première ou de la seconde race à Beauvais, ou quelques morceaux de S. Lucien (...).

J'allai voir une pierre de grès nommée pierre-frite par les villageois ; on me l'avoit indiquée comme un de ces monuments dédiés au soleil (...) : c'est une pierre de grès de neuf pieds de large à sa base, de huit pieds d'élévation, et de quatre pieds de large à son sommet ; elle n'a pas plus d'un pied d'épaisseur ; elle est couverte de lichen. (...)

Les habitations champêtres sont

plus soignées, plus salubres dans ce canton que dans la plupart des communes rurales du département de l'Oise : les mares, les fumiers en sont éloignés ; quelques unes sont couvertes en tuiles ; elles ferment à clef : leurs ouvertures sont assez larges pour que l'air y circule avec facilité ; elles sont en général bâties de pierres de taille ou de moëllons.

Les habitants sont d'une bonne constitution. Les maladies y sont rares ; les vieillards atteignent l'âge de soixante à soixante-dix ans. La durée de la vie, calculée par approximation, est de trente à trente-un ans. Leur langage a peu d'accent picard : c'est la partie du département peut-être où la langue du peuple approche le plus du français.

On porte ici de grosses étoffes de ratine. Les deux sexes en général sont proprement et décentement vêtus.

Il y a à la Ville-Tertre douze métiers employés toute l'année à faire des bas de coton. »

Cambry. Description du département de l'Oise pp. 151-157.

qui fit don de la propriété en 1921 à l'œuvre hospitalière des frères Saint-Jean-de-Dieu qui l'occupent encore aujourd'hui.

Le château de Saint-Cyr

Sur les ruines des anciens bâtiments du XII^e siècle fut construite cette belle demeure du XVII^e siècle, les deux pavillons au rez-de-chaussée couverts d'un toit à la Mansart.

Marc de Mareuil est le premier seigneur connu en 1510, puis vient en 1673 Michel de Roncherolles, marquis de Maynevillers - Saint-Cyr en 1698. Le marquis de Motteville en hérite en 1747. Robert le Bouteiller de Maigremont vend Saint-Cyr à Anne-Nicolas de

Guillemeau, écuyer du roi, marquis de Saint-Souplet.

La cour d'honneur est fermée par une grille surmontée de licornes portant ses initiales. Ses armes étaient : "D'azur à la licorne d'argent mouvante de la pointe de l'écu, accompagnée de deux étoiles d'or".

Sous la Révolution, le marquis de Saint-Souplet participa le 10 août 1792 à la défense des Tuileries et fut pour cette raison guillotiné le 22 février 1794 à Paris. Dans la même charrette se trouvaient son fils et son frère, grand vicaire du diocèse de Montpellier qui avait eu la malencontreuse idée de se réfugier au château de Saint-Cyr

qu'il croyait à l'abri de la tempête révolutionnaire. Fut aussi guillotiné le menuisier Bruxelles surpris en train d'acheminer la correspondance clandestine entre le père, prisonnier à Chantilly et la famille.

La marquise conservera ses biens ayant pu prouver qu'elle les avait apportés dans sa dot ; ils ne seront pas aliénés sous la Révolution et resteront dans la famille. La comtesse Rustant née Saint-Souplet, laissera le domaine en héritage à Gabriel de Semaison, la dernière comtesse de ce nom finira ses jours assez misérablement dans le château vers 1965 et le domaine sera vendu deux ans plus tard à Monsieur Rossignol.



LAVILLETRE - Les cloués -

Bibliographie

Bulletin du Centre de Recherche Archéologique du Vexin français, N° 9, année 1973, p. 29 ; N° 12-13, année 1976-1977, p. 83 ; N° 14, année 1978, p. 87 à 92 ; N° 24, année 1991, p. 121.
 Louis Graves, *Précis statistique du canton de Chaumont-en-Vexin*, 1827.

Frion, *Nouveau précis statistique du canton de Chaumont*, 1859.
 Emile Lambert, *Toponymie du département de l'Oise*.
 Louis Régner, *La maison forte de Lavillette*.
 Bernard Duhamel, *Guide des églises du Vexin français*, Edition du Valhermeil, p. 203 à 205.
 Jacques Dupâquier, *Ainsi commença la Révolution*. Société His-

torique de Pontoise et du Vexin, p. 197.
Guide du Vexin français, Edition du Valhermeil, 1991.
Anciennes demeures françaises, Jacques Lamiot, 1990, p. 12.
 Louis Régner, *Description de l'église de Lavillette*. Annuaire de l'Oise 1887. Société Historique de Pontoise et du Vexin, Mémoires 1905.



La Villeterte. Neuf de Ransin.